

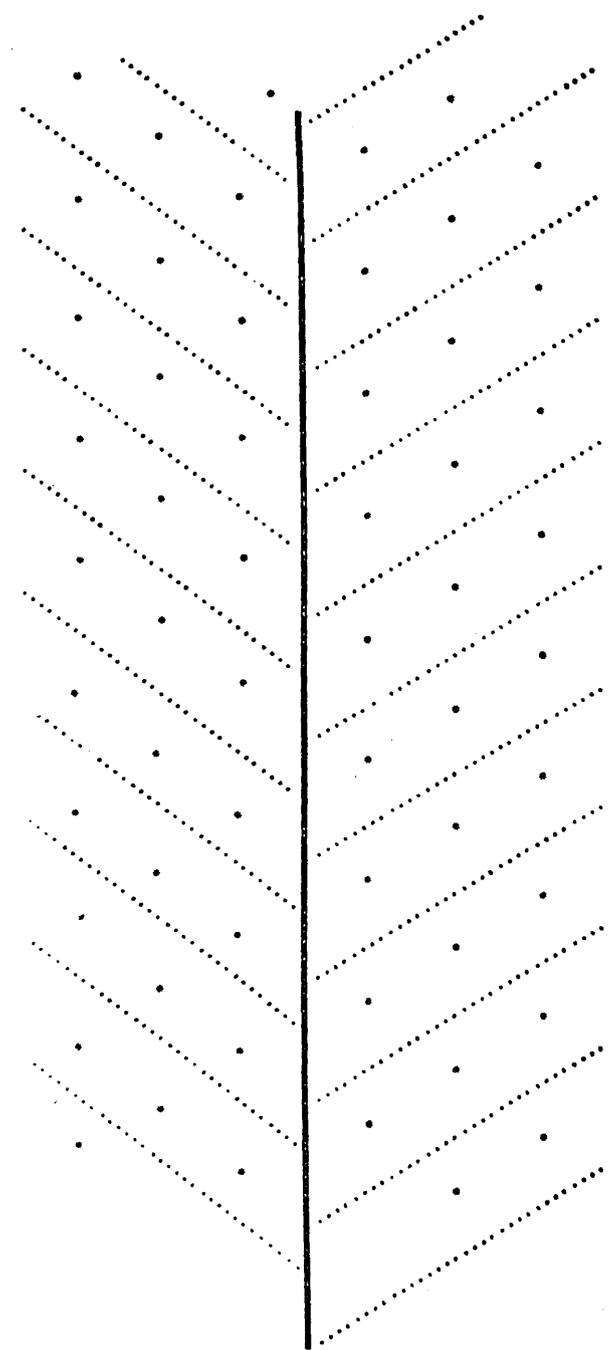
Il est probable que ce sont principalement les ouvrages de ce genre qui ont disparu de la bibliothèque confiée à M. Lemay, car nos vieux législateurs aiment à dire qu'à Ottawa et à Québec "c'est la même chose."

OSCAR DUNN.

CAUSEBIES AGRICOLES.

Le Capt. B. pense que beaucoup de jeunes pommiers périssent dès les premières années de leur transplantation, parce que le sol des pépinières est généralement d'une richesse excessive. Ces jeunes plants s'habituent à une terre aussi grasse; leurs fibres, leurs pores, tout chez eux se ressent d'une nourriture trop riche, et une fois qu'ils sont transplantés, dans le sol moins engraisé du verger leur constitution doit en être gravement altérée. Cette observation mériterait d'être attentivement considérée par les pépiniéristes.

Les pommiers du Capitaine B. sont plantés en quinconce et espacés de 18 pieds. Cette disposition en quinconce permet de loger un plus grand nombre d'arbres sur une superficie donnée, ce qui est très important lorsqu'on est obligé de recourir au procédé si dispendieux du drainage. Le plan suivant fait voir la position respective des pommiers, de même que celle des canaux souterrains. Les signes * * * indiquent les arbres; la ligne centrale indique le canal principal qui conduit à la décharge et les points * * * * * indiquent les canaux latéraux entre chaque rangée.



J'ai déjà dit que le Capitaine B. possédait un magnifique bocage en érables presque prêtes à donner du sucre; tous les ans il plante de nouveaux arbres et augmente par là sans cesse la valeur, la beauté de son domaine. Voilà un exemple qui devrait être suivi par tous nos compatriotes.

La destruction de nos bois a jeté la température dans une espèce de désordre. On entend les anciens dire que notre climat est altéré et n'est pas aussi favorable à l'agriculture qu'il l'était autrefois; et cependant ils ne songent peut-être pas assez qu'ils sont responsables du changement, à raison de la guerre d'extermination qu'ils ont faite contre nos forêts primitives. Ils avaient sans doute un noble but; dans leur légitime ambition d'assurer de beaux héritages à leurs descendants, ils rivalisaient d'ardeur pour défricher autant de terre que possible: les arbres étaient donc leur grand obstacle, l'ennemi commun contre lequel il fallait lutter sans trêve, ni merci. Mais, tout en rendant hommage au dévouement de nos pères, il est permis de regretter qu'ils n'aient pas plus pensé aux nombreux services que nous rendraient quelques parcelles de terre laissées en bois debout. Ces précieuses réserves vaudraient aujourd'hui le double des parties défrichées; elles nous serviraient d'abord pour nous chauffer, puis pour conserver la vigueur de nos sources, l'abondance de nos puits et de nos ruisseaux, pour maintenir la température dans un état plus régulier, pour attirer ici la quantité d'oiseaux nécessaire à la destruction des insectes, enfin pour ombrager nos bestiaux contre les ardeurs du soleil et embellir l'aspect de nos campagnes.

Ce n'est pas seulement dans la Province de Québec que la question du reboisement est devenue une question sérieuse,

pour ne pas dire une question vitale; dans plusieurs contrées de l'Europe et des Etats-Unis on étudie les moyens à prendre pour obvier aux inconvénients résultant de l'absence ou de la disparition des forêts. On a vu dernièrement cet important sujet occuper l'attention d'un Congrès siégeant à Vienne, en Autriche, et composé de quatre cents délégués des principaux gouvernements du continent européen et de celui de la république voisine. Il a été démontré devant cette réunion d'hommes éclairés que partout où les forêts manquent naturellement ou sont détruites par la main de l'homme, il s'ensuit une diminution dans le cours des rivières, et le dessèchement des sources naturelles: les faits suivants ont entre autres été constatés.

En Grèce, une foule de petites rivières et de fontaines ont disparu avec les forêts adjacentes. La même cause amène des sécheresses périodiques en Hongrie. La Sicile et la Sardaigne ont de même perdu leur ancienne abondance. D'un autre côté, la Basse-Egypte ne voyait, jusqu'à ces derniers temps, que cinq à six jours de pluie par année, mais depuis que Méhemet-Ali y a fait planter environ vingt millions d'arbres, le nombre de journées pluvieuses est de quarante-cinq à quarante-six. M. de Lesseps, lors de la construction de son fameux canal de Suez, a transformé, au moyen de la plantation des arbres, une région aride en une belle contrée couverte de la plus agréable végétation: avant le travail de l'immortel ingénieur on n'avait jamais vu tomber de pluie en cet endroit, maintenant il pleut durant quatorze jours par année et le climat est tout moifié pour le mieux. Aux environs de Trieste, une magnifique région forestière avait été détruite par les Vénitiens et il y a vingt-cinq ans la pluie avait cessé de tomber. Pour empêcher le pays de devenir complètement abandonné, le gouvernement autrichien fit planter plusieurs millions d'oliviers et put voir ses sacrifices couronnés de succès.

Le Ministre d'Agriculture d'Autriche présidait aux délibérations du Congrès et fut autorisé à correspondre avec les autres gouvernements afin d'assurer un arrangement international sur le sujet en question. Il fut résolu: qu'une mesure internationale pourra seule mettre un terme à la dévastation des forêts et à ses funestes conséquences; qu'il est du devoir mutuel des Etats civilisés de conserver soigneusement les forêts qui sont d'une importance vitale pour la terre, telles que celles qui se trouvent dans le voisinage des sources, le long du cours des rivières, sur les bords de la mer et sur les flancs escarpés des montagnes; et que des arrangements internationaux devraient être arrêtés et observés par tous les propriétaires de ces précieuses forêts.

Ce qui précède est propre à faire réfléchir les cultivateurs et les hommes publics de la Province de Québec. Ici, nous détruisons encore chaque année des portions considérables de nos forêts, et nous négligeons en même temps de planter des arbres sur les parties défrichées. Aussi commençons-nous à sentir les mauvais effets de cette double faute: déjà nos rivières ont perdu de leur volume et nos pouvoirs d'eau ont diminué en valeur. Chaque printemps nous sommes exposés à des inondations causées par l'enlèvement des bois, qui ne sont plus là pour modérer la fonte subite des neiges. Les difficultés que l'on éprouve en plus d'un endroit pour s'approvisionner d'eau, les désordres qui semblent s'introduire dans notre température, tout indique clairement qu'il faut planter des arbres en grand nombre et rendre à nos champs menacés ces protecteurs indispensables que la nature leur avait donnés. Si seulement nos quelques millions d'arpents de clôture étaient remplacés par des haies vives, que de bien il en résulterait à tous les points de vues. Les clôtures, telles que nous les construisons maintenant, vont bientôt devenir un fardeau insupportable pour la classe agricole; les matériaux atteignent déjà un prix exorbitant. Commençons donc dès à présent à planter tous les ans quelques arpents d'arbres à épines à la place de nos perches et piquets, et bientôt nos moissons, nos fruits auront un abri contre les vents, nos animaux de l'ombre contre le soleil d'été, nos champs revêtiront une beauté nouvelle, en un mot tous les bienfaits des arbres nous seront acquis.

Les haies vives, pas plus que la digression que je viens de faire, ne devront cependant pas empêcher mes lecteurs d'imiter le bel exemple du Capt. B. et de planter comme lui un joli bocage et un riche verger près de leurs résidences.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

MÉMOIRES SECRETS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Sous ce titre, M. le vicomte de Beaumont Vassy vient de publier des souvenirs très intéressants.

Nous en détachons le dramatique récit suivant:

Louis XVIII avait tous les genres d'esprit; mais il avait aussi tous les excès ou écarts d'imagination qu'on rencontre si fréquemment chez les hommes doués de facultés exceptionnelles. Voici une étrange histoire que j'ai entendue raconter dans ma première jeunesse, par des gens qui n'aimaient pas Louis XVIII, il est vrai, parce qu'ils le trouvaient trop libéral, mais qui étaient bien placés pour savoir les choses.

Par une très sombre nuit du mois de décembre 1814, sur les dix heures du soir, un valet de chambre du roi, le seul qui, depuis les jours de l'exil, fut honoré de sa familiarité, stationnait sous le guichet de la cour des Tuileries le plus rapproché du Pont-Royal, et, tout en échangeant de temps en temps quelques mots insignifiants avec le factionnaire chargé de garder cette entrée, jetait fréquemment un rapide coup-d'œil sur le quai qui, de ce côté, se prolonge jusqu'au Pont-Neuf.

Le bruit lointain des voitures, surtout des voitures de place, attirait toute son attention. Il les suivait de l'œil jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé le guichet, et alors il rentrait désappointé, sous l'arcade où il cherchait et trouvait un abri contre une pluie fine qui commençait à tomber.

Enfin, un fiacre assez propre, mais attelé de deux chevaux étiques, comme tous ses pareils d'alors, s'arrêta devant le guichet. Un homme en descendant, glissa quelques mots dans l'oreille du cocher, qui alla stationner un peu plus loin, le long du quai, et se dirigea vers l'entrée du palais où l'attendait le valet de chambre. Ce nouveau venu était un homme d'assez grande taille, large d'épaules, ayant visiblement dépassé la cinquantaine, entièrement vêtu de noir et enveloppé dans un grand manteau de cette même couleur. "C'est vous qu'on attend?" demanda le valet de chambre à voix basse. "C'est moi, répondit laconiquement le nouveau venu. — Suivez-moi," dit l'autre, et l'homme noir obéit.

Le valet de chambre le fit d'abord entrer dans la cour des Tuileries, puis l'introduisit dans le château par la première porte située à main gauche, et à laquelle on arrivait en montant

un perron de quelques marches, protégée par une marquise. Tout était silencieux dans cette partie des Tuileries, et même, quoique l'heure ne fut pas très avancée, on eût dit que les lumières étaient éteintes de ce côté du vaste bâtiment. Le valet de chambre, montrant toujours le chemin à l'homme au manteau qui le suivait d'un pas en quelque sorte automatique, lui fit gravir le perron, traverser un large vestibule où se croisaient mélancoliquement des sentinelles appartenant à la maison du roi, monter l'escalier assez large qui n'était séparé du vestibule que par de hautes portes vitrées, et parvenu au haut de cet escalier où stationnait un garde du corps, suivit un couloir que d'assez rares quinquets éclairaient fort mal dans toute sa longueur. Les officiers et les simples gardes, en voyant passer un homme dont la figure, dissimulée d'ailleurs par le chapeau rabattu sur les yeux, leur était parfaitement inconnue, éprouvaient d'abord quelque surprise; mais en voyant qu'il était introduit et conduit par le valet de chambre, on pourrait dire intime, du roi, ils ne s'inquiétaient point et échangeaient seulement à voix basse leurs observations sur la tournure de ce visiteur nocturne, qu'ils prenaient généralement pour un agent secret de la haute police.

Parvenu à l'extrémité du couloir dont je viens de parler, le valet de chambre et son compagnon se trouvèrent dans une antichambre assez étroite, entourée de banquettes où se tenaient des gens de service, et sur laquelle s'ouvraient plusieurs grandes portes. Le valet de chambre fit signe à l'homme noir d'y déposer son manteau, et lui-même frappa doucement à l'une des portes, que vint ouvrir le lieutenant des gardes de service, personnel qui avait appartenu à l'émigration.

Après quelques mots dits à voix basse, le valet de chambre s'effaça et fit passer l'inconnu dans la pièce qui venait de s'ouvrir. Ce dernier, guidé par l'officier supérieur qui marchait devant lui, ne fit que traverser cette pièce, dans laquelle il pouvait distinguer confusément quelques uniformes gros bleu à braudebourgs d'argent ou écarlates à torsades d'or. L'officier s'arrêta devant une petite porte en quelque sorte dissimulée dans la haute boiserie, n'y frappa pas, mais y gratta, et la porte tourna sans bruit sur ses gonds, entra ouverte doucement par un personnage que l'obscurité empêchait absolument de distinguer.

C'était la porte du cabinet du roi qui venait de s'ouvrir ainsi. Il n'était éclairé que par un de ces candélabres à trois branches recouverts d'un abat-jour de soie verte que l'on voyait autrefois sur les tables de jeu. Celui-ci était placé à une des extrémités du cabinet, sur un bureau de bois blanc auprès duquel un vieillard était assis dans un fauteuil de cuir vert. Ce vieillard était Louis XVIII. Deux personnages, dont on apercevait vaguement la silhouette dans l'ombre de l'appartement, se tenaient respectueusement debout à une certaine distance du fauteuil royal. C'étaient deux amis des mauvais jours, qui avaient suivi le roi à Mittau, à Varsovie, à Hartwell, et pour lesquels il ne savait point avoir de secrets.

Cependant l'homme noir avait été en quelque sorte poussé dans le cabinet, et si l'on eût pu voir distinctement son visage, on eût été frappé de la profonde altération des traits du malheureux, dont le front baigné de sueur trahissait toutes les angoisses. "Qu'est-ce? avait dit le roi en entendant la porte s'ouvrir. — Sire, c'est l'homme, avait-on répondu à voix basse. — Qu'il s'approche, dit le roi, là, devant mon fauteuil." Puis, dirigeant, en soulevant un peu l'abat-jour, la lumière du candélabre sur la figure de l'inconnu, il le considéra quelques instants en silence. L'homme succombant à une grande émotion avait des larmes dans les yeux. Le roi était ému aussi, mais intérieurement, d'une autre façon, et ne laissait rien paraître au-dehors. "Voyons, dit-il au bout d'un instant, ne te trouble pas; réponds-moi clairement. Je t'ai fait venir pour connaître bien exactement l'emplacement où ont été déposés les restes de mon frère, le roi Louis XVI. C'est encore toi qui dois le savoir mieux peut-être que Ducluseau. Mais auparavant j'ai d'autres détails à te demander, d'autres questions à te faire. Ne crains rien et réponds-moi comme tu répondrais à un de tes *apprentis*."

Ceci était plus facile à ordonner qu'à exécuter. La voix du roi, brève, saccadée, quoiqu'il cherchât à l'adoucir, intimidait celui qui prétendait rassurer, au contraire. "Voyons, dit Louis XVIII, où étais-tu quand la voiture est arrivée sur la place? — J'étais au bas de la machine. — Quelle heure était-il? — Dix heures quinze minutes, à peu près. J'ai fait signe à un des aides d'ouvrir la portière; Cap... le roi est descendu... Pardon, on disait Capet en ce temps-là... — Après, après? — Il tenait un gros livre qu'il a remis à un monsieur en grande livrée noire qui descendait après lui. Il a ensuite recommandé ce monsieur aux gendarmes qui l'avaient accompagné. J'ai su depuis que c'était un abbé, dont j'oublie le nom. Il était plus ému et plus tremblant que le roi. — Le roi était très calme? — Oh! tout à fait: il avait sa figure ordinaire. Ses cheveux n'étaient pas dérangés. Oh! mon Dieu! il me semble que je le vois encore avec son habit brun, sa veste blanche, une culotte grise et des bas blancs. Mes aides s'approchèrent pour lui ôter son habit; il les éloigna d'un geste de commandement. En approchant de la machine, il avait crié aux tambours et d'une voix très forte: "Taisez-vous!" et les tambours s'étaient d'abord arrêtés, puis ils avaient continué sur un signe de leur chef, et le roi, murmurant quelques mots, en avait paru très mécontent. Cependant il avait défait lui-même son col et ouvert sa chemise; mais lorsqu'on voulut lui lier les mains, il se mit dans une grande colère. "Me lier les mains à moi!" criait-il. Il était fort rouge, et ses yeux brillaient de colère... — Alors? — Alors mes deux aides, auxquels vint se joindre un ouvrier qui avait travaillé à monter la machine, voulurent le saisir pour lui attacher les mains de force. Mais c'était un homme bien robuste, et ses larges mains étaient comme deux étaux de fer. Il se défendit, il y eut lutte, bousculades; mais cela ne dura pas. L'abbé s'était avancé et lui disait: "Sire, laissez-les faire; c'est une ressemblance de plus avec celui qui va être votre récompense." Je me rappelle bien ces mots-là... Le roi se calma de suite et dit fort doucement à mes hommes: "Faites ce que vous voudrez; c'est le dernier sacrifice." Alors on lui a lié les mains, et passant derrière lui, j'ai eu l'honneur de l'accommoder, c'est-à-dire de lui couper les cheveux et de fendre le col de sa chemise.

Il était tout changé depuis que l'abbé lui avait parlé. Je le fis aisément avancer en le tenant sous le bras vers les marches de la guillotine. Elles étaient assez roides ces marches; il les monta lentement pendant que l'abbé resté en bas, lui disait quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu: "Montez au ciel!" Mais une fois sur la plate-forme, il se dégagea brusquement de mes mains, et je le vis la traverser assez vite pour se diriger à gauche. Je ne savais pas quelles étaient ses intentions et je m'avançais derrière lui, lorsque je le vis faire signe aux tambours de se taire. Ceux-ci s'arrêtèrent de nouveau. Alors il dit d'une voix si forte qu'on pouvait l'entendre du fond de la place: "Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute."